
NOTICE

SUR LA

KALAA DES BENI-HAMMAD

Étude tirée des récits des auteurs français
et de Ibn-Khaldoun, écrivain arabe

En l'an 398 de l'hégire (1007-8 de J.-C.), Hammad Ibn Bologguin Ibn Ziri gouvernait au nom de son neveu, Badis, toute la partie occidentale des provinces que les Fatimides, en partant pour l'Égypte, avaient placées sous le commandement des émirs sanhadjien. — Hammad, dont le pouvoir s'étendait, entre autres villes, sur Msila, Tidjist, Constantine, Hamza, Alger, Achir et Tehert, résolut de faire construire, sur le flanc du djebel Kiâna, une forteresse qui lui servit de résidence et qui remplaçât Msila, trop accessible aux irruptions des nomades zénatiens. — Cette forteresse garda le nom de son fondateur, et fut appelée Kalaât Hammad, et souvent la Kalaâ des Beni-Hammad.

Il transporta dans la Kalaâ les habitants de Msila, ville qu'il détruisit de fond en comble, et y fit venir aussi une peuplade mélangée de Juifs et de Chrétiens venus de l'Aurès.

Vers la fin du IV^e siècle de l'hégire, Hammad acheva de bâtir et de peupler la Kalaâ, qu'il entourait de murs après y avoir construit plusieurs mosquées, caravansérails et autres édifices publics. La Kalaâ atteignit bientôt une haute prospérité; sa population s'accrut rapidement,

et les artisans s'y rendirent en foule des pays les plus éloignés de l'Afrique septentrionale.

Le royaume hammadite comprenait la province de Constantine et celle d'Alger (les 3/4 de l'Algérie actuelle). Les papes, conservant les anciennes dénominations de l'époque romaine, donnaient aux princes hammadites le titre de roi de la Mauritanie sétifiennne.

En 405 (1014-15 de J.-C.), Hammad fut invité par son neveu et suzerain Badis à remettre au fils de ce dernier, El-Moërz, le gouvernement de Tadjist et de Constantine. Il se refusa à cet amoindrissement de pouvoir, méconnut l'autorité de Badis, rompit avec la dynastie fatimide d'Égypte dont celui-ci était le lieutenant en Ifrikia, laissa massacrer les Chiites et proclama la souveraineté des khalifs abassides de Bagdad.

En l'an 1062 de J.-C. (453 de l'hégire), En-Nacer, fils d'Alennar, 4^e successeur de Hammad, son aïeul, arrivait au pouvoir. Ce fut sous son gouvernement que la dynastie Hammadite atteignit au faite de sa puissance. Ce monarque éleva des bâtiments magnifiques, fonda plusieurs grandes villes, Bougie entre autres, qu'il releva de ses ruines et fit de nombreuses expéditions.

Les princes Hammadites comptaient un certain nombre d'anciennes familles chrétiennes parmi leurs sujets. Une opinion généralement répandue, c'est que les princes musulmans, dans un but de prosélytisme, prescrivaient la conversion immédiate ou l'extermination des peuplades vaincues par l'invasion arabe. Les Juifs et les Chrétiens, ces derniers surtout, pour lesquels les Musulmans eurent toujours moins de répulsion, n'eurent qu'à se soumettre à l'impôt. A ces conditions, ils gardèrent leurs biens, leur culte, etc.; leur commerce fut longtemps encore toléré. Ce n'est qu'exceptionnellement, et à la suite de luttes violentes, que la force fut employée pour les contraindre à abandonner leur croyance ou à s'expatrier.

Jusqu'au XIII^e siècle, plusieurs évêchés, et, entre au-

tres, ceux de Carthage et d'Hippone, subsistèrent encore ; le Christianisme n'était pas éteint dans plusieurs villes et parmi les tribus berbères.

Les princes Hammadites reçurent, à une époque vraisemblablement assez voisine de la fondation de la Kalaâ, une colonie nombreuse de Chrétiens berbères parmi les tribus qui vinrent peupler leur capitale, et qui continuèrent à l'habiter encore longtemps après la fondation de Bougie, ville dans laquelle les princes Hammadites établirent plus tard le siège de leur gouvernement. La bonne entente existant entre ces princes et le Saint-Siège donnait une entière sécurité à leurs sujets chrétiens. Il y eut même pendant longtemps, et jusqu'au XIII^e siècle, des chrétiens servant dans les armées des princes africains. Des facilités leur étaient données pour la libre pratique de leur culte au milieu des troupes et des populations musulmanes : l'Église et les gouvernements chrétiens en permettaient le recrutement en Europe (1).

Nous avons dit plus haut que Hammad avait, dès l'an 405, renoncé à l'obéissance des Fatimides, rétabli dans ses États la doctrine orthodoxe des Sonnites et reconnu la souveraineté des Abbassides. Cet exemple fut suivi trente-cinq ans plus tard par son petit-neveu, El-Moëzz Ibn Badis, l'émir Ziride qui gouvernait l'Ifrikia au nom des sultans d'Égypte. Cette défection eut des conséquences désastreuses pour les dynasties et pour les populations de l'Afrique septentrionale ; elle amena l'entrée, dans ce pays, d'une nouvelle invasion arabe.

A cette époque, les tribus nomades des Hilal étaient cantonnées dans la Haute-Égypte, où elles répandaient la dévastation, attaquant même les pèlerins de la Mecque, aux jours où l'on remplissait les grands devoirs de la religion. Afin de se débarrasser de leur présence d'une manière utile, le khalife résolut de les faire passer en Afrique, et de les opposer aux princes sanhadjens. En

(1) M. de Mas-Latrie (*Documents de*).

conséquence de la décision que l'on venait de prendre, le khalif El-Mostancer, en 1049 de J.-C. (441 de l'hégire) envoya son vizir auprès de ces Arabes. Ce ministre commença par faire des dons peu considérables aux chefs, et ensuite il les autorisa à passer le Nil en leur disant : « Je vous donne le Moghreb, qui s'est soustrait à l'autorité de son maître. Ainsi, dorénavant, vous ne serez plus dans le besoin ! »

Ces nomades, animés par l'espoir du butin, franchirent le Nil et allèrent occuper la province de Barka. Ayant pris et saccagé les villes de cette région, ils adressèrent à leurs frères restés sur la rive droite du Nil une description attrayante du pays envahi par eux. Les retardataires s'empressèrent d'acheter la permission de passer le fleuve. Ces envahisseurs se partagèrent alors le pays, et toutes les familles hilaliennes se précipitèrent sur l'Ifrikia comme une nuée de sauterelles, abîmant et détruisant tout sur leur passage. Ces événements et les guerres acharnées qu'il fallut soutenir, ébranlèrent profondément la prospérité de l'Ifrikia ; la dévastation s'étendit partout ; plusieurs grandes villes furent détruites, et une foule de brigands interceptaient les routes et dépouillaient les voyageurs.

Les Arabes ayant enlevé au peuple sanhadjien toutes ses villes, établirent leur autorité sur les lieux que le khalife leur avait assigné. Le prince En-Nacer, réfugié dans sa Kalaâ, se vit bientôt bloqué par l'ennemi. Les assiégeants, après avoir dévasté les jardins et coupé tous les bois qui entouraient la place, allèrent insulter les autres villes de la province. Ayant mis en ruines celles de Tobna (Barika, actuellement à 4 kilomètres des ruines) et de Msila, dont ils avaient chassé les habitants, ils se jetèrent sur les caravansérails, les villages, les fermes et les villes, abattant tout à ras de terre, et changeant ces lieux en une vaste solitude, après en avoir comblé les puits et coupé les arbres.

De cette dernière, ils répandirent la désolation partout,

obligèrent les princes sanhadjens à s'enfermer dans les grandes villes, leur enlevant peu à peu le territoire qui leur restait. Toujours guettant le moment favorable pour les surprendre, ils leur firent acheter, par un tribut, la permission de se servir de leurs propres terres. La peuplade berbère des Adjica, qui, depuis un temps immémorial, habitait la montagne voisine de la Kalaâ, fut chassée de ce pays. Le territoire qu'elle possédait devint l'héritage des Ayades, Arabes hilaliens, qui y habitent encore aujourd'hui (1883).

A la suite de ces brigandages, la Kalaâ fut abandonnée, et En-Nacer transporta sa capitale à Bougie.

Nous avons vu plus haut que, lors de la fondation de la Kalaâ des Beni-Hammad en 1007 de notre ère, une colonne de Chrétiens était venue s'y fixer. Sous le règne d'El-Aziz, d'En-Naceur, en 1114 (1) ces Chrétiens, tous Africains et Berbères, avaient encore à la Kalaâ une église dédiée à la Vierge-Marie. Leur évêque habitait une maison voisine de l'Église. C'est le dernier prélat indigène dont nous puissions constater l'existence, et déjà la population, peut-être ses propres fidèles, qu'envahissait, d'année en année, l'influence du langage et des habitudes le désignèrent sous le nom musulman de Khalif.

En 547 (1152 de J.-C.), la Kalaâ fut détruite par les Almohades.

Légende du pays sur la Kalaâ des Beni-Hammad

Le récit qui va suivre est le résumé de plusieurs entretiens que j'ai eus avec des gens des Ayads et des Mâadids en 1879. Je me suis trouvé depuis à même de faire raconter ces faits par des indigènes du Hodna, et leurs récits concordaient à peu près avec ceux des précédents.

(1) M. de Mas-Latrie.

Je les donne donc tels que je les ai recueillis. J'ajouterai que les indigènes que j'ai entretenus de ces faits passent ici pour des lettrés parmi les Arabes. — 1883, L. M.

Légendes sur les Hammadites, souverains du pays des Maâdids

Le premier Hammadite fut Ali Hammad ben Ali ben Rali En-Nas, de la descendance *d'Haroun Er-Rachid* (sultan). Il quitta la ville du Caire et vint sur les montagnes des Maâdids en l'an 123 de l'hégire (740 de J.-C.), vers la première invasion arabe (1).

Voici les causes de la création de cet empire :

Ali Hammad, ayant quitté le Caire avec son armée, fut atteint d'une ophtalmie douloureuse, qui disparut lorsqu'il parvint à l'endroit nommé Siad, situé entre les Maâdid et les Ouled-Ali; alors il conçut le projet d'habiter la localité qui avait vu sa guérison. A cet effet, il donna l'ordre à ses serviteurs de chercher un endroit convenable à la construction d'une ville, et le destin le poussa à l'endroit où se trouvent actuellement les vestiges de la Kalaâ des Beni-Hammad. Il s'y établit avec son armée.

(1) Il est inutile de relever, dans une légende, un anachronisme tel que celui que nous constatons ici. Haroun El-Rachid figure dans toutes les légendes musulmanes, quelle que soit leur date, comme chez nous, Charlemagne, dans presque toutes les légendes de notre Moyen-Age.

Nous ferons remarquer que le nom Rali En-Nas ou Ghali En-Nas qui figure ici a été réellement porté par un fils de Hammad; ce nom que M. de Slane, après hésitation, a fini par écrire Alennas (par un ain) dans son histoire des Berbères, a été transcrit par M. Dozy, en son *Baian el-Mogrib*, Ghalennas (par un ghain). La tradition populaire, en conservant, quoique un peu défigurée, cette dernière forme, semble donner raison à M. Dozy. (N. de la R.).

C'est à ce moment qu'il dit à ses soldats : « Écoutez ce que je dis pendant mon sommeil. » L'on raconte que lorsqu'il fut endormi, il dit : « La Kalaâ sera une ville importante, qui sera anéantie et rebâtie ensuite. » Ce songe fut écrit par les personnes qui surveillaient le sommeil d'Ali Hammad.

Il donna des ordres pour la continuation de la place forte ; mais il défendit instamment de commencer les travaux avant la manifestation d'un présage favorable.

Sur ces entrefaites, il entendit un homme qui se trouvait à l'endroit nommé Kribissa (1) dire : « O El-Alia » (le mot alia veut dire : élevé, illustre, c'était un nom de personne probablement) ; et immédiatement il ordonna de commencer les travaux et d'élever les remparts. Chaque jour, pendant qu'ils construisaient, ils entendaient l'homme appeler « O El-Alia » jusqu'à ce qu'ils eussent construit dix-sept mamelons dont chacun renfermait 999 maisons. Chaque maison se composait de neuf chambres. La ville avait trois portes. La porte du Sud était désignée sous le nom de porte de Adjeraoua ; la porte occidentale, sous le nom de porte d'Azouz ou d'El-Kouas ; Léon raconte que c'est cette porte qui a été transportée à Alger où elle existe encore (2).

Le nombre des fantassins et des cavaliers était égal au nombre des chambres. Ce prince fut juste et ennemi de la tyrannie. En voici un exemple :

Une femme d'une beauté parfaite et d'une pureté de lignes remarquable, possédait une vache qui, chaque fois qu'elle revenait du pâturage, laissait couler d'elle-même son lait dans le vase qu'on lui présentait, et im-

(1) *Kribissa*, diminutif arabe de Kerbous, répond au mot berbère Takerboust, nom par lequel on désignait le point dominant de tout le système de la Kalaâ. (N. de la R.).

(2) Léon raconte que c'est cette porte d'El-Kaouas qui a été transportée à Alger, où elle existe encore sous le nom de Bab-Azoun. (N. de la R.).

médiatement ce lait se changeait en beurre. Tous les jours le même prodige se renouvelait et la femme se nourrissait de beurre ainsi que son jeune enfant. Le sultan ayant appris ce fait, se rendit chez elle incognito, soit pour voir la femme, soit pour lui acheter sa bête.

Lorsque la vache revint du pâturage, la femme se leva avec le vase pour recueillir le lait comme d'habitude, mais il ne coula rien. La femme prit la mamelle et voulut en exprimer le lait, mais la bête se fâcha et lui donna un coup de pied, ce dont la femme fut chagrine. Elle verse un torrent de larmes. Le sultan lui dit : « Qu'avez-vous à pleurer ainsi ? » Ne sachant pas qu'elle répondait à son prince, elle lui dit : « Il se peut bien que la fâcheuse aventure qui m'arrive provienne de ce que la justice n'a pas été observée aujourd'hui soit par le cadi, soit par le sultan. » Le sultan demanda pardon à Dieu, et revint à de meilleurs sentiments. Il fit un cadeau à la femme et prit congé d'elle. Aussitôt après son départ, la vache laissa couler son lait, qui se changea en beurre.

Le frère de ce prince, qui habitait au Caire, ayant entendu parler des merveilles faites par son frère, le possesseur de la Kalaâ, de ses constructions considérables, de son équité, etc., lui envoya 100 bêtes de somme, en disant aux convoyeurs : « Allez à la Kalaâ des Beni-Hammad et achetez-moi 100 charges de soie de la même couleur. » Son intention était de s'assurer de l'importance de la ville. Lorsque la caravane arriva à la Kalaâ, elle y pénétra par la porte d'El-Adjeraoua, où elle rencontra une femme du même nom, à qui ils demandèrent où se trouvait le palais du souverain. Elle leur demanda d'où ils étaient et ce qu'ils voulaient au sultan. Ils lui répondirent : « Nous sommes envoyés par le sultan un tel du Caire, au prince de cette ville, pour qu'il nous fasse la faveur de nous donner cent charges de soie de la même couleur. » Elle leur dit : « Avez-vous 100 bêtes de somme seulement ? » « Nous n'avons que ce chiffre. »

Alors elle ordonna à ses serviteurs de peser la quantité suffisante. Les convoyeurs chargèrent leurs bêtes, et, cela fait, il se trouvait qu'il en restait encore le double dans les magasins d'Adjeraoua.

De retour au Caire, ils racontèrent au frère du Sultan qu'ils n'avaient pas vu le souverain de la Kalaâ; qu'ils avaient rencontré une femme à l'une des portes de la ville, et que cette femme leur avait donné ce qu'ils voulaient de soie, et qu'il en restait encore le double de la même espèce. Le Sultan, émerveillé, dit : « Quelle ville est plus grande que cette Kalaâ ? »

On raconte qu'une caravane y était venue pour y acheter de l'huile. Arrivée à la porte d'El-Adjeraoua, cette même Adjeraoua dit aux gens qui la composaient : Que voulez-vous ? — Il lui répondirent : Nous désirons acheter de l'huile. — Combien en voulez-vous ? — Cent charges ! dirent-ils. — Elle donna des ordres à ses serviteurs, qui leur vendirent de l'huile jusqu'à concurrence de la quantité demandée, après quoi il en resta une quantité considérable. La caravane emporta l'huile et parvint à un endroit près de Ras-el-Oued, dans le Riras-Dahras. Mais Adjeraoua, qui avait vendu l'huile, trouve une souris morte dans l'huile qui restait ; elle leur envoya un messenger pour leur dire que l'huile qu'ils emportaient était corrompue, de revenir en prendre d'autre et de jeter celle qu'ils avaient, à l'endroit où ils se trouvaient, à Ras-el-Oued. Ils revinrent et elle leur mesura la même quantité d'une autre huile. — C'est pourquoi le lieu où ils ont jeté l'huile, nommé Ras-el-Oued, a été appelé Merdj-ez-Zit (pré de l'huile), nom qu'il porte encore aujourd'hui.

Un jour, le Sultan se promenait du côté de la Kalaâ, incognito, avec ses cavaliers. Vers la fin du jour, lorsqu'il revenait de sa promenade, Dieu envoya une pluie, qui l'obligea à se réfugier chez le syndic des maraîchers.

Un des serviteurs du syndic le reçut avec joie et attacha les chevaux. Il ne manqua rien à la réception. Le Sultan s'étonna de cette réception splendide et, ce qu'il y avait de surprenant, c'est que le syndic ignorait qu'il recevait le Sultan. L'un des cavaliers lui demanda comment il trouvait l'administration du prince régnant ; si c'était un prince ami de la justice. Il leur dit : « Que Dieu nous le conserve encore longtemps ; nous sommes très heureux sous son règne et vous en avez la preuve ostensible devant vous : voyez, moi qui ne suis que le syndic des maraîchers, j'ai pu suffire à tout ce qui paraît vous convenir et pourvoir tous vos chevaux d'une attache séparée et d'un djilal. » (Il y avait cent chevaux dans l'escorte).

Le sultan prit la parole en ces termes : « Demande-moi tout ce que tu voudras. » Je ne vous demande rien qu'un peu d'eau pour irriguer mes jardins. — Je te l'accorde.

A ces mots, le jardinier comprit qu'il avait reçu le Sultan. Dans la suite il fut toujours l'objet des faveurs de ce prince.

Ce prince avait fait une grande fosse sur la limite des Maâdids et des Ouled-Adi, pour compter ses soldats ; voici comment : chaque homme, en partant en campagne, jetait une balle dans la fosse ; s'il avait survécu au hasard des batailles, il reprenait sa balle, de sorte que les balles qui restaient indiquaient le nombre des morts. On avait été obligé d'employer ce moyen, parce que le grand nombre d'hommes qui composaient son armée ne permettait pas de les compter. La fosse existe encore aujourd'hui.

L'on raconte qu'un boucher partait le matin à Bougie pour vendre sa viande, la vendait, se mettait en route vers la fin du jour, revenait avec de la viande, la faisait cuire pour le dîner, et prenait son repas du soir à la Kalaâ, tellement les jours étaient longs à cette époque, si longs, qu'un seul égalait huit des nôtres.

A cette époque, une femme allait faire paître ses veaux à l'oued Msila et revenait à 10 heures du matin. Des bergers allaient faire paître leurs chevaux aux grottes situées dans la fraction de Zobeïr aux Ayads, et revenaient à 10 heures à la Kalaâ.

Voici les différentes versions sur la destruction de la Kalaâ :

On a vu plus haut comment le sultan avait donné l'ordre de ne construire avant la manifestation d'un présage favorable, comment ce présage s'était manifesté. Pendant la construction de la Kalaâ, on entendit une personne dire : O El-Kralia (ô la ruinée) ! Ce présage était aussi funeste que le premier avait été propice ; alors le sultan fit interrompre les travaux.

Un jour, un religieux, le Cheikh Abou El-Fadel En-Noui, vint de Nefta et de Touzer, à la Kalaâ ; arrivé à la rivière, au pont de la ville, il rencontra les habitants qui lavaient leurs vêtements et qui lui dirent : « O vieillard, il faut ou que vous dansiez devant nous, ou que vous laviez avec nous ! » Ils ignoraient le caractère religieux du voyageur. Il leur répondit : — Laissez-moi continuer mon chemin, je suis un vieillard, je ne peux ni danser, ni laver. — Par Dieu, lui répondirent-ils, nous ne te laisserons qu'autant que tu auras accompli une de ces deux choses. — Alors le vieillard se mit à laver et à dire : « Je suis occupé de Dieu et eux sont occupés à transgresser les lois divines ! Abandonne-les, ô mon Dieu ! et fais que leur cité soit détruite trois fois. » Il se rendit ensuite en face de la ville, sur le Djebel Rahma, ainsi nommé parce que dès qu'on y faisait des prières pour demander de la pluie au Seigneur, les habitants étaient inondés par une pluie bienfaisante. — Un vieillard vénérable avait vu mettre le religieux en demeure de danser ou de laver, et à la suite de l'invocation de ce pieux personnage, de

grands troubles avaient éclaté dans la ville. Le sultan soupçonna qu'une action inique avait été perpétrée dans la localité et fit crier par la ville que l'action devait lui être rapportée. Le vieillard qui avait vu le mauvais traitement infligé au saint homme à la rivière en informa le sultan, qui fit chercher le religieux. On le trouva sur une énorme pierre et on l'amena au sultan. Sur sa route, le religieux voyant quarante esclaves qui étudiaient le Moudaouanet, se repentit d'avoir demandé que la ville soit dépeuplée. Le sultan le reçut avec joie.

— Quel est votre nom ? lui dit-il.

— Oudaï ben Mousafer (1).

— Quel est votre nom (2) ?

— Abou el-Fadel En-Noui, pauvre sur la terre et riche chez les habitants du Ciel !

— Asseyez-vous là, lui dit le monarque, en lui cédant son trône.

— Je ne m'assoierai pas, cet honneur ne m'est pas dû.

— O Saint, lui dit ce prince, demandez-moi ce que vous voudrez et sauvez-nous de vos imprécations.

(1) Oudaï ben Mousafer. — Oudaï est ici le diminutif de Adi, l'ancêtre éponyme des Oulad-Ali, tribu qui habite encore aujourd'hui la région qui domine le djebel Aïad (ancien djebel Kîana).

Nous croyons, sans pouvoir l'affirmer, n'ayant pas le livre à notre disposition, que Oudaï ou Adi Ibn Mosafer figure dans une sorte d'épopée populaire imprimée à Beirouth dans ces dernières années sous le titre de *Tegherbia Beni-Hilal*, c'est-à-dire Émigration dans l'ouest des Beni-Hilal. Ce recueil est un cycle de légendes et de récits relatifs à l'invasion de l'Afrique du Nord par les Arabes de la haute Égypte. Il n'est pas de Meddah, ni de Guellal dans nos tribus du Sud qui ne soit en état de réciter des fragments plus ou moins considérables de la *Tegherbia*. (N. de la R.).

(2) — Quel est votre nom, lui dit-il ?

— Oudaï ben Mousafer, et vous, quel est le vôtre ?

— Abou El-Fadel En-Noui, pauvre sur la terre, etc., etc. (N. de la R.).

Le pieux personnage se mit à cracher et lui dit :

— Est-ce que la salive revient à la bouche de l'homme ?

— Non, dit le prince.

— Eh bien, il en est de même de la prière que j'ai adressée à Dieu contre vous.

— Que Dieu me garde des invocations d'Abou el-Fadel-En-Naoui !

— Que Dieu fasse que ma demande soit exaucée très tard ! la ville ne sera pas détruite pendant votre vie, en considération de ce que vous êtes ami des sciences.

Le souverain vécut encore quarante années.

Un habitant de la Kalaâ avait un jardin à la source de l'Oued El-Djenane (dans les environs d'Aumale), il possédait un âne qu'il envoyait à son coassocié à la Kalaâ ; l'âne se rendait seul à l'habitation de son maître sans que personne l'eût jamais arrêté, si grande était la justice, si observé était le devoir !... Or, un jour que l'âne allait seul sur la route, un Samaï (des Souamas) monté sur un mehari, rencontra l'animal, lui prit un fruit et le mangea. La charge perdant l'équilibre, l'âne s'arrêta, et son propriétaire ne le voyant pas venir à l'heure habituelle en fut attristé, se mit à sa recherche et le trouva arrêté sur le chemin, parce que sa charge avait perdu l'équilibre (un raisin était fort gros à cette époque) ; il regarda à terre et vit la trace d'un mehari. « Nous sommes à Dieu ! le mehari est arrivé jusqu'à nous, et dans nos histoires, il est dit que la Kalaâ sera détruite par des ennemis montés sur des meharis ! » Il enleva un fruit de l'autre côté pour rétablir l'équilibre, et l'âne se remit en marche.

A son arrivée à la Kalaâ, il raconta le fait à son fils : « Le mehari est parvenu jusqu'à nous, lui dit-il, j'ai trouvé la trace de ses pas, que devons-nous faire ? Si nous partons, nous abandonnons nos biens ; si nous restons, le mehari est arrivé, et l'on dit qu'il sera la

cause de la ruine de la Kalaâ ! Mais, ô mon fils, je vais te faire une recommandation qui nous sera très utile et dont il ne faut causer à personne. Voici : lorsque tu me verras au milieu de la foule, viens à moi et donne-moi un soufflet. Je dirai immédiatement : « Par Dieu ! si quelqu'un me donne le prix de mes propriétés, je ne reste pas ici, du moment où le fils soufflette le père. »

Le père se rendit à la djemaâ, son fils vint le trouver, le père lui adressa la parole, le fils lui répondit une insolence et souffleta son père. Ce dernier se leva et dit : « Je vous prends à témoins, ô Musulmans, que si quelqu'un m'achète mes propriétés, je ne resterai pas dans un pays où le fils frappe le père. »

Un homme de la djemaâ se leva et lui dit : « Je vous donne tant de vos biens. » Le père accepta, en exceptant une chambre, et reçut la somme. Cette nuit-là, le père prit deux colombes, pluma l'une d'elles et laissa les plumes à l'autre ; ensuite il écrivit une lettre qu'il lia sous l'aile de celle qui était plumée.

Voici le billet :

« Quiconque a pris son vol dans les jours de bonheur s'élèvera et vivra, et quiconque restera dans les limites de sa demeure perdra sa santé et ses plumes (sa fortune et sa vie). »

Il plaça les colombes sous un récipient en bois et ne laissa rien autre chose en partant. Il quitta la ville avec ses enfants pendant la nuit.

Au matin, les membres de la djemaâ, ne le voyant pas venir, se rendirent à sa maison, qu'ils trouvèrent vide. Le récipient frappa leurs regards ; l'un des membres le leva ; la colombe pourvue de plumes prit son essor, et l'autre demeura, en faisant des efforts inutiles pour suivre sa compagne. Ils la regardèrent et aperçurent le billet attaché sous son aile. Ils le prirent et le lurent et s'étonnèrent de son contenu. Cependant l'un d'eux comprit le but

du billet. Les gens prudents émigrèrent; les sots demeurèrent jusqu'à l'invasion des hommes montés sur les meharis, qui eut lieu le soir même de ce jour.

Voici comment les envahisseurs pénétrèrent dans la Kalaâ.

Des soldats furent mis dans des sacs, quatre par sac, plus celui qui conduisait le mehari et qui était déguisé en chamelier. Les chameliers prétextèrent qu'ils transportaient de l'huile et entrèrent dans la ville, ensuite ils se dispersèrent et s'arrangèrent de manière à être cinq par maison. Leur maître avait dit aux chameliers de délivrer leurs compagnons à minuit. Ils se couchèrent et attendirent minuit. Mais une négresse qui était occupée à moudre du grain cette nuit-là, se décida à voler de l'huile pour s'en mettre sur la tête: elle piqua le sac avec une aiguille et l'homme remua dans le sac. La négresse continua à moudre en chantant: « Ces sacs n'ont pas de pieds, mais ils marchent. » Personne n'y fit attention, jusqu'au moment où les habitants de la Kalaâ furent égorvés. Les envahisseurs emportèrent un butin considérable.

Depuis sa destruction, la Kalaâ est dépeuplée. Cependant, à une certaine époque, un sultan nommé Lâlam Medkour, a construit une ville au-dessous de la Kalaâ, à l'endroit nommé Gribissa. Ce sultan acheva de détruire la Kalaâ, par crainte qu'un autre souverain ne s'en emparât; il habita Gribissa, jusqu'à l'arrivée du sultan M'hammed Amokrani (aïeul des Mokranis) avec son armée. Ce Mokrani établit des batteries au-dessus de Gribissa, à Drâ-el-Meksem et fit canonner inutilement la place. Il revint ensuite à la Kalaâ, en face du Minaret, au lieu nommé El-Graïr. De là, il vit que Gribissa était élevée et qu'il ne pouvait la prendre.

M'hammed Amokrani leva le siège et se retira à Djebine, au sud de Gribissa, où il se mit à réfléchir sur les moyens de prendre la ville, objet de ses convoitises.

Il avait vainement demandé au souverain de Gribissa une entrevue. Celui-ci demeurait inébranlable dans sa résolution de ne pas quitter ses remparts. Alors M'hammed Amokrani pensa à se servir de la reine de Gribissa, pour avoir une entrevue avec son mari, grâce à son entremise. Il lui expédia un exprès chargé de lui parler ainsi : « Si vous m'envoyez le roi, qu'il m'accorde une entrevue, je vous donnerai tout ce que vous voudrez, parce que je désire avoir un entretien avec lui et signer un traité de paix, afin que nos relations diplomatiques soient fraternelles. » La reine prévint le roi du message en lui disant de se rendre sans crainte au rendez-vous.

Le sultan de Gribissa se rendit donc auprès d'Amokrani accompagné de 50 cavaliers. Or, Amokrani avait recommandé à ses serviteurs d'attacher les chevaux de leurs adversaires isolément et de désarmer les cavaliers. Ensuite, après le festin qu'il allait leur donner, lorsqu'il leur dirait « apportez les fruits » de les égorger sans pitié. — Amokrani se rendit donc à la rencontre du sultan de Gribissa, qu'il reçut avec toute l'apparence d'une grande joie et avec une munificence royale. Les chevaux furent isolément attachés, et les armes des cavaliers enlevées en cachette. Le repas fut apporté, et, lorsqu'il approchait de sa fin, Amokrani fit le signal convenu, et les convives furent égorgés jusqu'au dernier. Ensuite, les bourreaux se revêtirent des effets des victimes, montèrent leurs chevaux et se dirigèrent vers Gribissa, où ils entrèrent sans obstacles, grâce à leurs déguisements.

Amokrani se rendit chez la reine et lui dit :

« — Je vais vous épouser.

» — Soyez le bienvenu, répondit-elle à ce prince. — Et il l'épousa. »

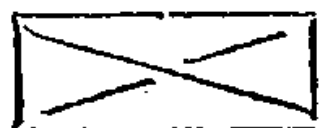
Les habitants furent en partie passés au fil de l'épée ; les soldats firent un butin considérable des biens des vaincus.

Quant à la reine, son nouvel époux la conserva pendant un certain temps et lui dit un jour : « Vous ne me plaisez pas, ô femme, parce que je crains que vous ne fassiez pour moi ce que vous avez fait pour votre premier époux ! » Et il la tua !

Description des ruines de la Kalaâ des Beni-Hammad

Les ruines de la Kalaâ sont situées au pied méridional des Mâadids, sur la route de Msila aux Ouled-Hannech et Sétif. Elles occupent un emplacement qui a l'aspect d'un amphithéâtre, d'où l'on découvre un vaste horizon. Ces ruines ont été fort maltraitées par le temps. Elles n'offrent plus guère qu'une série de terrasses superposées, faisant face au Sud, qui laissent à supposer que la poussée des terres a renversé ou recouvert tout ce qui pouvait encore rester debout. A l'Ouest de la partie recouverte de ruines, on voit encore debout une tour carrée assez bien conservée. Elle a 5 mètres de côté sur 20 mètres d'élévation. Au milieu, un pilier carré, de 2 mètres de côté, environ ; entre les parois et ce pilier tourne un escalier, qui conduit jusque sur le sommet, en formant un palier, chaque fois qu'il longe la façade sud. Sur tout le parcours de l'escalier, des créneaux donnent vue dans toutes les directions.

La voûte de l'escalier est faite d'une couche épaisse d'un beau plâtre. Le dessus de chaque pilier affecte la forme d'un carré composé de quatre triangles concaves réunis par le sommet et ayant deux côtés adjacents ; le troisième côté de chaque triangle formant côté du carré.



La tour est construite en gros moëllons.

Devant cette tour, on trouve encore les bases d'un monument de forte construction, et plusieurs rangées de colonnes. Aucune inscription n'a pu être trouvée, et, le temps nous ayant manqué pour effectuer des fouilles, nous n'avons pu compléter nos investigations.

On trouve aussi, près des ruines, les restes de tombeaux immenses, recouverts de larges dalles. Ces tombeaux étaient construits en torchis, comme celui des Arabes, mais avec cette différence qu'alors à la paille se joignaient des roseaux, et même du bois. Ces débris sont pétrifiés et parfaitement conservés.

Les portions de murs de la ville restées debout sont construites de pierre en bout, d'au moins un mètre, taillées et superposées.

Comme nous l'avons dit plus haut, aucune inscription, aucune médaille n'a pu encore être trouvée.

MÉQUESSE.

